

UN MÉTRO AU SOLEIL

Jessica Thomas

Éditions ThoT
Roman

Parisienne, amoureuse du métro et des petites choses qui font tout, Jessica Thomas est traductrice indépendante. Après des études de Lettres et de journalisme, elle a trouvé dans la traduction un espace pour faire jouer les mots. Professeure bénévole en prison, elle tente d'apporter dans un lieu de marge et de solitude un regard qui ne juge pas. Passionnée de voyages, elle tente, ailleurs comme ici, d'ouvrir les yeux sur l'autre, et d'apprendre toujours plus.

GEORGES DANS LE MÉTRO

- 1 -

Il y en a qui attendent. Il y en a qui courent.

Il y en a qui mangent. Il y en a qui boivent.

Il y en a qui se maquillent.

Il y en a qui dorment.

Il y en a qui parlent.

Il y en a qui se taisent.

Escalier. Tourniquet. Escalier. Quai.

Tout le monde est là.

On peut commencer.

CE MATIN, Georges (c'est un homme, comme ça) se découvre un pète au casque. Georges est prof, prof d'histoire, et jusqu'ici, il était normal. Il avait une vie présentable. Réveil, café, métro, boulot, métro, repas, télé, bouquin, dodo. Un truc, sa vie. Un truc qui passe sans trop se faire sentir, comme ça. On se laisse vivre et on vit, comme tout le monde, et c'est

très bien. On va pas demander la lune, et y a des habitudes qu'il vaut mieux pas asticoter, sinon tout tombe en ruine. Et y a rien de mal à ça. Mais ce matin, eh bien, non. Il était dans le métro, trajet habituel, quelques têtes connues, têtes des jours normaux, ceux où on part à l'heure, on monte dans le bon wagon et on retrouve celle-ci çui-là et c'est marrant mais on n'en sourit pas. Ce matin, c'est la rentrée des profs. Cet été, Georges est un peu parti, avec son frère puis avec des amis, en Grèce puis en Bretagne. Des bonnes vacances. Ce matin, il a fait son sac, sans se douter de rien. Et il arrive, Quai de la Rapée, deux arrêts seulement après être monté, et c'est là que ça fonctionne plus.

Je ne veux pas y aller.

Il ne veut pas y aller.

Je préférerais rester ici.

Et non seulement il ne veut pas y aller, mais il veut rester. Ici, dans le métro.

Oui.

Tout simplement. Et comme c'est la rentrée, que les vacances furent bonnes et qu'il se sent encore un peu fort, un peu plein de soleil d'été, un peu bronzé, il le fait. Il descend sur le quai. Sur le quai, il s'arrête. Et comme il aime les choses simples, il se met à observer.

Moi, ça m'arrange. Il me facilite la tâche. Grâce à lui, j'ai mon personnage.

Bonjour, Georges. Va donc. Observe. Ça me plaît. Mais une chose, parmi d'autres, me tourmente : pourquoi ? Pourquoi ce

doute ? Pourquoi dire non à ta vie quotidienne, soudainement ? Pourquoi remettre en cause ? Et pourquoi ici ? J'aime bien le métro, mais cela ne va tout de même pas de soi...

Je me sens bien ici. Je me sens absolument bien. C'est justement ce qui me dérange. Je n'ai pas vraiment l'habitude de me sentir bien. Je suis toujours un peu empesé, un peu gêné, aux pliures, un peu... apeuré. Et là, un sentiment de paix, de sécurité... Je ne peux pas laisser passer ça. C'est... c'est viscéral. Je me suis soudain senti tellement bien ici ce matin ! Ce n'est même pas pour prolonger ce bien-être que je reste. Pas seulement. C'est pour comprendre. Je veux comprendre pourquoi je me sens bien ici. Je me sens protégé. Pourquoi ? C'est si fort, comme une évidence... Il faut que je reste. Pour comprendre. C'est... un peu comme la madeleine. Celle de Proust. Je ne connais pas précisément l'histoire, je n'ai pas tout lu. Quelques pages, je me souviens, il y a longtemps. Pas assez pour un souvenir. Mais malgré tout, c'est bien ça. Ça m'a saisi avec une telle douceur ce matin... Une telle douceur... Je me suis arrêté, il fallait que je m'arrête. Il faudrait que le temps s'arrête, pour que je puisse inscrire cette plénitude en moi, me la formuler, en faire quelque chose. Quelque chose de vrai. Je ne peux pas aller au collège. Ce serait... ce serait comme si Proust avait goûté sa madeleine, et l'avait laissée dans sa tasse de thé ! Comme si Proust était reparti dans sa journée, rassasié, miettes sucrées au coin des lèvres, et n'avait pas écrit. Ce serait une erreur. Peut-être pas une erreur terrible... Si. Une erreur terrible. Et

triste. Quelque chose comme... une offense. Je ressens quelque chose comme... Comme quand on a un mot sur le bout de la langue, le mot juste. Il faut s'arrêter et le trouver. Et le dire. Sinon, il y a un vide. Un vide bête, qu'on aurait pu combler de plein, mais qu'on a laissé là. Ces lâchetés-là, ces paresseuses, c'est ce qui fait que tout est un peu absurde. Parce qu'on ne s'arrête pas quand on est sur le point de trouver un sens, parce qu'on croit qu'on est pressé. Je suis toujours pressé... On n'est pas pressé. Ce matin, je ne suis plus pressé. Pour une fois, il faut que j'oublie mes habitudes, mes armures. Que je me mette tout nu. Oui. Merde à la pudeur.

Voilà. Je suis descendu. Je suis sur le quai.

Je... Je me sens tellement libre que je ne sais pas où donner des ailes !

Aujourd'hui, je ne vais pas travailler. Ha ! Je n'en reviens pas. Bon, il ne faut pas non plus s'aveugler complètement, faire semblant de tout oublier. Non. Je ne peux pas dire : « je ne me sens pas coupable ». Si. Si, je me sens coupable. Coupable ? Pfff... Un mot que j'utilise trop. À force de les utiliser comme ça, les mots, ils ne veulent plus rien dire, ils ne sonnent plus. Alors... Bon. Coupable, peut-être oui, quand même, c'est un peu ça, mais pas comme ça, « coupable » dans le vide. Non. Je me sens coupable d'une manière... Tiens ! Ça m'apprendrait pas un truc sur « pourquoi je suis descendu », cette culpabilité ? Oui. Bon, je suis dans ma pelote. Comme toujours dans ma pelote. Emmêlée, en plus. Ça m'agace d'être toujours dans ce dédale ! Il faut que je dénoue. Il faut que je dénoue. Sinon, pourquoi je serais

descendu ? Si je reste dans mon labyrinthe, comme d'habitude, je vais simplement rester dans mon labyrinthe, comme d'habitude. Sauf que je ne serais pas allé travailler. Belle affaire. Mais ça ne changerait rien. Ce serait tout à fait stupide. Donc ? Oui. Où j'en étais... Je me sens coupable. Et je me sens coupable vis-à-vis de moi. De mes parents. De la société. En fait, je suis mégalomane... Je crois que la société me regarde et me juge ! Haha ! Hmm... en fait, si je regarde bien... la société, elle continuera bien sans moi. Mon juge, c'est moi. Je me déclare coupable, parce que ce que je pense, ce que je dis, c'est que le travail, c'est important. Ne rien faire, oui, je me l'autorise, de temps en temps, dans les espaces libérés, mérités, délimités, circonscrits et officiels, congés payés, week-ends, matinées et soirées. C'est tout. Travailler, c'est faire partie de quelque chose de plus grand. Être un individu, c'est bien, mais enfin, c'est donné à n'importe quel chat. Je ne vis pas pour moi. Enfin, pas seulement. Ce serait d'ailleurs tout à fait absurde, et j'aurais mis fin à ce jeu stupide très vite. Bon, je ne vis pas non plus pour les autres. Il ne faut pas exagérer. Je vis pour faire partie d'une aventure. En être quoi. Le collectif. Un + un + un + un et cætera, et tous ces pions d'absurde, ça fait le monde, et ça me surprend, toujours. J'aime ça. Je veux faire partie de ça. Le travail, pour moi, c'est ça. Ça t'inclut dans une vague. Une goutte d'une vague. Sans goutte, pas de vague. Bref. Et même si quand on est dans le tableau, on ne voit pas le tableau, eh bien, tout de même, on sait qu'on en fait partie. C'est important. Et enseigner... C'est incroyable. Je ne vais pas dire que j'adore mon boulot, non, c'est chiant, et ça fait des années maintenant que je

dis la même chose, et que je n'ai plus d'utopies. Mais j'adore l'idée de ce boulot. Au quotidien, tout est toujours très différent. Il n'y a pas d'idée qui tienne. Il n'y a que des gestes, des paroles, des moments de banalité absolue, des êtres d'une banalité absolue. Mais n'empêche, voilà, à la fin de la seconde, ils en savent plus qu'à la fin de la troisième, et ça s'est fait comme ça, sans qu'on le voie vraiment. Ça, j'aime ça. Alors, ne pas aller travailler... Je me montre du doigt. Je me hue, je m'accuse, et je me condamne. Je me déclare coupable de lâcheté. Et la honte... Sale petite pointe acide... Là, maintenant, je suis un peu comme un enfant qui se décide à faire une bêtise, une vraie bêtise, qui le sait, mais qui le fait malgré tout. Et en souriant ! Et ce n'est pas pour autant qu'il se sent bien. Mes parents d'ailleurs... S'ils me voyaient ! Je n'ai jamais vraiment su ce qu'ils attendaient de moi. Je pense que, quelque part, ils attendent de moi une conduite exemplaire, d'enfant sage, qu'ils ne veulent qu'une seule chose, pouvoir être fiers de moi, des choses comme ça... Ils seraient déçus... Ils me déclareraient coupable eux aussi. Certainement. Sans cesser de m'aimer, et c'est pire. Ou peut-être que je me trompe, et que c'est encore moi, qui me regarde, à travers eux ? Leurs attentes, est-ce que ce sont les miennes, en fait ? Et dans ce cas, est-ce que les attentes de la société... L'idée que je me fais des attentes de la société ! Elle qui attendrait de moi que je poursuive mon chemin, en elle, sans dévier, son droit chemin, le long de son point G, pour lui offrir enfin son très lent orgasme, sa seule jouissance, celle de la réussite sociale. La réussite sociale ! Ça ne tient pas seulement à un emploi stable et un appartement, mais à une vie de famille et surtout, à

un abandon, en elle, un sentiment d'appartenance, de confiance, une entente intime, regarder ensemble dans la même..., le sourire de la société face à la réussite totale, ensemble, et plus de remise en question ! Et alors, m'arrêter, là, sur ce quai, ce serait la frustrer, la mépriser, mettre notre jouissance commune derrière mes préoccupations personnelles, ce serait la déception, la mise au ban, la rupture. Et je la vois qui me condamne, la société ! Prête à me rejeter sans délibéré ! Insertion longue, expulsion rapide. Je la vois déjà. Elle n'hésitera pas. Coupable d'abandon, elle m'abandonnera sans complexe. Nous sommes tous remplaçables. Indispensable, personne. Haha, la société... La société, c'est moi.

Et là, sur le quai en face de moi, un homme est assis. Avachi. Manteau sale, chaussures pourries, posées à côté de lui. En chaussettes, regard gris. Bon. Qu'est-ce qui se passe ? Il m'intéresse. C'est l'autre. Le tout autre, à portée de main, ou presque. Alors, indispensable, remplaçable, expulsable, insérable... Là, maintenant, je m'en fiche ! Je veux rencontrer l'autre. Et il est ici. Je pourrais être lui... Serait-ce si terrible, d'être lui ? Il est en vie aussi, et après tout...

Et que fait Georges ? Il s'assoit, et il enlève ses chaussures.

Je sentais que ça allait être intéressant, cette histoire. J'ai bien fait de m'arrêter sur Georges. Je suis content. Il est en train de faire n'importe quoi, mais au moins il se laisse aller. Il fait pas les choses à moitié. J'aurais été déçu de tomber sur un tiède. J'avoue qu'à un moment, quand il est parti dans sa tirade sur le travail, je me suis dit, on est foutu. On va s'ennuyer avec un névrosé banal, il va

reprendre ses esprits et remonter dans le métro, aller au boulot et oublier petit à petit sa fêlure, la diluer dans les habitudes... Mais je suis rassuré. Là, je sens qu'on va pouvoir se marrer.

En face, une réaction. L'attitude de Georges ne semble pas laisser indifférent l'homme cloche (nous nous départirons ici du suffixe dépréciatif « ard » et nous référerons à l'étymologie, qui est encore parfois utilisée dans les milieux adéquats et qui rend justice à cette engeance, car, il faut le dire, bien souvent, ces hommes ont bien quelque chose qui cloche, mais sont rarement mauvais). Il met ses chaussures, se lève, traverse la voie par le passage protégé : escaliers couloir, et rejoint le quai où Georges s'est arrêté, apparemment en proie à la plus vide méditation.

— Eh, tu fais quoi ? Tu m'imites ? Tu trouves ça drôle ?

(Georges se met à penser.) Hmm ? Ah ! Donc, je ne vais pas être tranquille... Bon. En même temps, voilà, l'Aventure commence... Pourquoi pas comme ça, après tout. Hmm... Apparemment, on ne se débarrasse pas comme ça de ses préjugés, simplement parce qu'on enlève ses chaussures et qu'on reste dans le métro au lieu d'aller travailler. J'ai toujours eu un peu peur des clodos. C'est bête, je sais, mais enfin, on est tellement bien dressé à avoir peur du différent, que, bon, voilà. Surtout ceux-là, les vrais, ceux qu'on imagine uniquement boire du vin et se gratter, et, avec un gros effort, à la limite, dormir et manger. Les vieux, les vrais, les crades, les puants, ceux qui ne demandent même plus un peu de monnaie, ceux dont on a l'impression qu'ils ne parlent pas français, ceux qui semblent

traîner ici depuis mille ans. J'ai toujours eu un peu peur d'eux. J'évite en général de les regarder, bon, ce qui n'empêche pas que je les vois, mais je les occulte. Zap, zap, zap, comme les infos qui me dérangent dans mon confort chauffé, au journal télévisé. Alors, leur parler, non, jamais. Ça ne m'a jamais tenté. Jamais intéressé. Malgré ce que, peut-être, j'ai pu déclarer dans des conversations mondaines, pour coller à mon statut d'homme de gauche impliqué engagé, car je peux être assez con et bêtement menteur, en société, mais en réalité, je me l'avoue sans honte, non, jamais. Mais aujourd'hui, allez, vu qu'il m'a inspiré, que la vue de ses chaussettes a déclenché ma première tentative ridicule de changement de personnalité, m'incitant à ôter mes chaussures et à m'asseoir sur ce siège de plastique bleu inconfortable, je vais faire comme si je les avais toujours considérés comme des êtres humains, à égalité, fraternité, et je vais lui parler. Mince... De quoi j'ai peur enfin ? De son visage ? De sa voix ? De son odeur ? J'ai peur qu'il m'agresse, qu'il m'insulte ? Quel mal réside en lui que j'ai peur d'affronter ? Et je dis, en lui, mais je mens. Quelle menace réside en eux tous, pour que j'aie peur, comme un enfant face à un loup ! ne serait-ce que de croiser leur regard, d'échanger un mot avec eux, de passer plus de dix secondes en face d'eux, le temps de refuser l'aumône ou de détourner la tête ? Qu'est-ce que c'est ? Ils ne sont pas dangereux... Pas plus que moi. Ou que n'importe qui. Peut-être, c'est la honte qu'ils m'infligent, que je fuis. Peut-être... Ils me prouvent que j'exclus. Ils me prouvent que je suis intolérant. Ils me prouvent que j'aime mes œillères, que, comme Winston Smith, j'aime Big Brother.